

HUOT, Giselle, *Une femme au séminaire. Marie de la Charité (1852-1920) fondatrice de la première communauté dominicaine du Canada (1887)*. Montréal, Éditions Bellarmin, 1987, 525 p. 30,00 \$

Lucia Ferretti

Volume 41, numéro 4, printemps 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304624ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304624ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ferretti, L. (1988). Compte rendu de [HUOT, Giselle, *Une femme au séminaire. Marie de la Charité (1852-1920) fondatrice de la première communauté dominicaine du Canada (1887)*. Montréal, Éditions Bellarmin, 1987, 525 p. 30,00 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 41(4), 603–604.
<https://doi.org/10.7202/304624ar>

HUOT, Giselle, *Une femme au séminaire. Marie de la Charité (1852-1920) fondatrice de la première communauté dominicaine du Canada (1887)*. Montréal, Éditions Bellarmin, 1987. 525 p. 30,00\$

Mil neuf cent quatre-vingt-sept a marqué le centenaire de la présence de la première communauté de religieuses dominicaines du Canada. Pour fêter cet anniversaire, les Dominicaines de la Trinité ont voulu que soit rappelée la vie de mère Marie de la Charité et racontés les débuts de la communauté qu'elle a fondée pour le service des prêtres. Manifestement cependant, Giselle Huot ne s'est pas contentée d'exécuter une commande: la chaleur de sa narration témoigne à l'envi de la sympathie et de l'admiration qui l'ont vite liée au personnage et à son projet.

Spécialiste de l'édition critique, l'auteure a appliqué à la reconstitution de la vie et de la fondation dominicaine de mère Marie de la Charité les qualités mêmes qui rendent incontestable l'établissement d'un texte. Les centaines de notes infrapaginales, l'imposante bibliographie et les annexes chronologiques et biographiques révèlent assez son effort de recherche et de rassemblement de toute la documentation existante, son souci érudit de l'information minutieusement contrôlée, son goût du détail exactement précisé. Il en résulte un

ouvrage à la mesure de l'ambition du grand historien positiviste allemand Leopold Ranke: un récit des événements «comme ils se sont réellement passés».

Harnachée dans un plan très strictement chronologique, la profusion absolument extraordinaire des faits relatés obéit cependant à cet ordre de succession moins par commodité narrative que parce qu'il apparaît le plus propre à rendre compte du combat de l'espérance sur l'adversité qu'a dû mener la fondatrice pour imposer son oeuvre. Même s'il n'en a pas le style, dénué de tout lyrisme et au contraire fort agréable, l'ouvrage, par sa structure, tient donc un peu de l'épopée.

L'histoire, en effet, est celle d'une femme intelligente, volontaire, dotée d'une énergie et d'une charité inépuisables et qui rêve d'être une «vraie Dominicaine». Ne pouvant, faute d'instruction et d'argent pour payer sa dot, travailler à la gloire de Dieu comme enseignante ou hospitalière, elle entreprend de le servir en la personne de ses prêtres et elle voue la communauté qu'elle fonde à leur entretien, d'abord au Séminaire de Québec, dont elle dépend à l'origine, puis ailleurs, beaucoup plus tard. Un tel projet, qui aurait dû engendrer une reconnaissance unanime, suscite pourtant au début bien des oppositions, des médisances, des mesquineries. Au lot de difficultés internes qui accompagnent toute fondation s'ajoutent ainsi les exigences, la méfiance et le mépris de plusieurs prêtres. Giselle Huot raconte la dureté du travail, l'ingratitude de certains ministres de Dieu, l'assujettissement où ils tiennent la communauté et le rétrécissement imposé à ses désirs d'expansion, toutes misères assumées dans la joie et converties par les Dominicaines en force, patience, détermination à vivre toujours davantage de leur règle et espérance de former un jour une communauté autonome. Elles finiront d'ailleurs par gagner l'estime des plus hauts dignitaires du clergé et de la société civile.

À cet ouvrage, qui pousse si loin les qualités propres de son genre, il paraît abusif de demander davantage. Pourtant, on aurait aimé que la biographie de mère Marie de la Charité et le récit de sa fondation dominicaine soient mieux inscrits dans le contexte religieux et spirituel du 19e siècle. On regrette en particulier l'absence de développements analytiques sur le statut difficile des religieuses à cette époque, la dépendance où on les maintient, le peu de considération qu'on a pour elles et leur travail, et qui contraste si vivement avec l'enflure de la littérature cléricale; le manque aussi de développements sur la spiritualité féminine, chez ces moniales au caractère souvent bien trempé qui ont choisi pour s'affirmer la voie singulière de l'annulation de soi et pour s'épanouir celle du sacrifice. À défaut de procéder elle-même à cette analyse, qui n'est pas le moins de son entreprise, Giselle Huot en rassemble cependant tous les éléments pertinents. Ce n'est pas le moindre mérite de cet ouvrage qui nous ouvre toutes grandes les portes de la vie quotidienne et du rêve de ces «vraies Dominicaines».